

autrement

# Billy Cowie

## L'incluse



Extrait de la publication

## Littératures - Roman

- Roma, c'est ton anniversaire aujourd'hui.
- Anniversaire?
- Lorsqu'on fête le jour où l'on est né.
- C'est quoi être né?
- Naître c'est être fabriqué. Une autre personne, ta mère, te fait à l'intérieur d'elle, et quand tu sors ça s'appelle être né.
- Et maintenant je peux sortir?
- Si tu sortais tu mourrais, désolé.
- Pas de quoi, je suis très bien où je suis.
- Bon anniversaire, Roma.
- Bon anniversaire Milan.

Milan est violoniste dans un orchestre londonien. Un matin, il ressent d'étranges petits coups à l'intérieur de son corps. Le médecin, sidéré, lui annonce qu'il porte en lui une sœur jumelle depuis quarante-deux ans. Un cas rarissime, une curiosité médicale. Peu à peu, entre Milan et Roma, se noue un dialogue intime. Plus rien ne sera comme avant...

**Billy Cowie**, compositeur, plasticien et chorégraphe, signe avec ce premier roman tendre et drôle une surprenante entrée en littérature.

Traduit de l'anglais (Écosse) par **Olivier Philipponnat**.

# L'incluse

Collection Littératures créée par Henry Dougier

Éditeur : Emmanuel Dazin

BILLY COWIE

# L'incluse

Roman

*Traduit de l'anglais (Écosse) par Olivier Philipponnat*

Éditions Autrement **Littératures**



# I

Milan fouette l'air de son archet détendu pour en chasser la colophane. Le gros de l'orchestre s'est sauvé dès la fin de la répétition. Seule s'attarde une poignée de traînards.

Un regard du côté de la section des vents : déserte. Karen s'est assise quelques chaises plus bas, au pupitre d'un des bassons. Un fin rayon de soleil baigne son visage renversé.

Il lève les yeux. D'un jour au plafond, là-haut, tombe un faisceau de lumière, genre projecteur. La poussière et la poudre de colophane y scintillent jusqu'au visage de Karen.

Personne dans les parages : c'est le moment qu'il attend depuis des semaines. Elle est japonaise, doit avoir dix ans de moins que lui : trente-trois ou trente-quatre. L'abus de fard à paupières, une frange de cheveux noirs et luisants lui donnent un petit côté kabuki. Il pose son archet, se fraie un chemin parmi les chaises, s'assoit à deux pupitres d'elle.

– Salut. Moi, c'est Milan.

– Salut.

Tête immobile et yeux clos, elle n'interrompt pas son minibain de soleil.

– Et toi, c'est Karen ?

– Je me posais même question.

Marrante, pense Milan.

– Je t'offre un café ou quelque chose ?

– Pourquoi pas.

Elle relève lentement la tête, ouvre les yeux.

– Avec plaisir, ajoute-t-elle dans une fraction de sourire, plus brève qu'un clin d'œil.

– Le temps de ranger mon violon, dit-il en montrant sa place.

En attendant, elle renverse de nouveau la tête et referme les yeux.

– Tu me siffles quand tu prêt, dit-elle. Tu sais siffler, non ?

– Oui. On pince ses lèvres et on souffle.

Milan regagne sa place en heurtant quelques chaises, un vrai gosse de douze ans.

– Attention à chaises, chantonne la voix de Karen.

– Merci.

Il a l'étrange impression, pas déplaisante, que c'est elle qui tire les ficelles.

Les voilà partis en expédition à travers les étendues désertiques de Mile End, à la recherche d'un café. Le peu de soleil automnal que Karen avait su capter semble dissous, il y a comme un frisson glacé dans l'air. On comprend pourquoi la salle de répétition ne revient pas cher à l'orchestre. Avant,

quand ils répétaient près d'Oxford Street, il y avait des Starbucks et des Costa à chaque coin de rue. Ici, que dalle.

Il se foule la cheville en posant le pied sur le bord du trottoir, perd l'équilibre.

– Doucement, bonhomme, dit-elle en lui crochétant le bras.

Milan se rétablit en boitillant, mais elle ne lâche pas prise. Ils finissent par pousser la porte d'un café baptisé *La Gargote*. Par ironie, espère-t-il. Mais non, c'est bel et bien une infâme gargote. Avec des tasses translucides enduites d'une pellicule graisseuse. Tout ce qu'il aime.

Malgré ça il a une faim de loup, tout d'un coup. Curieux, sans doute les nerfs. Par élimination, il sélectionne un roulé au fromage, servi lui aussi sur une assiette translucide, accompagné d'un prétendu cappuccino.

Elle fait une grimace sarcastique. Il croit que c'est à cause du café, mais elle dit :

– Tu as vu ma fausse note dans second mouvement ?

– Non.

Mensonge. Milan se croit bon menteur, c'est-à-dire menteur professionnel. En fait, il se contente de se vautrer dans son mensonge, sans même y penser, un peu comme s'il n'était pas concerné. Ça lui réussit plutôt. Évidemment qu'il l'a entendue.

Karen sent bien qu'il est poli.

– Très aimable à toi. Pourtant notre chef vénéré a jeté un de ces regards à moi quand je loupe cette note... Tu ne sais pas ta chance faire partie de ce tas de violons. Tu pourrais jouer *Star-Spangled Banner* sans que personne s'aperçoit.

Elle touille son café de la main gauche, quoiqu'elle n'ait ajouté ni lait ni sucre.

– Merci, répond Milan. C'est bon de se savoir utile.

À vrai dire, il a déjà tenté de jouer un vieux machin quelconque en plein milieu d'une symphonie de Brahms, juste pour voir. Le chef a fini par remarquer comme un léger hic, sans pouvoir mettre le doigt dessus. Les fausses notes de Milan étaient comme noyées dans un océan de notes justes. Mais sa voisine de pupitre, Daphné, s'en était aussitôt rendu compte. « Arrête tes conneries, merde. J'ai pas envie de passer la nuit ici », avait-elle susurré sans louper une note.

– Tu aimes flûte ? demande Karen sans crier gare.

À se demander s'il était dans les nuages pendant trois minutes et, plus embêtant, si Karen s'en est aperçue. Concentration, se dit-il.

– Quelle flûte ? Ta flûte, la flûte en général, ou bien ?

– Flûte en général.

Il n'est pas franchement dingue de flûte, mais vu qu'il a devant lui une flûtiste professionnelle, il modère sa réponse. De même qu'il résiste à la tentation de l'imiter quand elle prononce « frûte ». Il tâche d'être diplomate :

– Eh bien, je dirais que parfois le timbre de la flûte me paraît un brin fadasse, mais entre de bonnes mains...

Karen l'arrête.

– Te fatigue pas. Je pas plus portée que ça sur flûte. Je préfère saxophone.

– Tu joues du saxo ?

– Oui, c'est mêmes doigtés que pour flûte.

– Pas que pour clarinette ?

Le voilà qui commence à zapper les articles définis sous son influence nipponne. Si ça continue, il va s’emmêler les *r* et les *l* malgré lui.

– Non, clarinette pousse octave 5, flûte et sax juste octave, clarinette cylindrique, sax conique.

– Mais flûte est cylindrique ?

Quitte à sacrifier les articles définis, Milan n’entend pas céder sur le verbe « être ».

– Ouais, mais flûte s’arrête pas au bout.

Il lève les paumes en signe de reddition.

– Je capitule. C’est toi qui sais.

Elle rit.

– Sacré vieil Adolphe, hein !

– Adolphe ?

– Adolphe Sax.

– Ah oui ! Cet Adolphe-là. C’est marrant, les Adolphe ne courent pas les rues, de nos jours.

– On se demande pourquoi, dit-elle en riant.

Silence embarrassé. Il attaque son roulé.

Ce blanc ne peut pas durer. Il relance péniblement la conversation.

– Tu es d’où ?

– Japonaise.

Il n’arrive pas à savoir si elle se fiche de lui.

– Je le vois bien que tu es japonaise. D’où au Japon ?

– Hiroshima, dit-elle sans ciller.

Oups ! T’arrête surtout pas, roule.

– Ce nom me dit quelque chose.

– Oui, pas mal connu.

– Alors tu viens de là ? Ça doit faire bizarre.

– Juste une grande ville, genre Birmingham, quoi.

Et elle hausse les épaules.

– Ce n'est pas d'y habiter qui est bizarre, corrige Milan, c'est de l'apprendre à quelqu'un d'autre, ailleurs, comme maintenant. Difficile de citer un endroit plus surprenant, quand même.

Karen réfléchit un instant.

– Auschwitz ?

Difficilement contestable.

– Ouais, je dirais que ça le fait.

Karen regarde sa montre, se lève d'un bond et entonne :

– Je retard, je retard, rendez-vous très important !

Elle rassemble ses affaires et Milan a comme une sensation de légère panique, il y a quelque chose dans cette petite voix nasillarde, ces verbes « être » qui manquent, ces *r* discrètement dentalisés – exactement comme dans ce bouquin, *L'Attrape-cœurs*, quand le gosse explique que certaines femmes sont parfois capables d'un truc imperceptible qui vous jette à terre.

Elle s'incline légèrement.

– Au revoir, Milan *san*.

– On remettra ça ? dit-il d'un ton excessivement dégagé qui signifie : « Ça n'a vraiment aucune importance », voire : « Ça m'est égal si on ne doit pas se revoir. »

– Je veux, mon neveu.

Elle avale une dernière gorgée debout.

Milan termine son roulé, son café et la regarde partir avec sa flûte. Comme elle passe derrière la vitre, il la voit faire une sorte de bisou de carpe avec un petit sourire.

Le lendemain matin, à onze heures. Andreas se pointe chez Milan avec un sachet de croissants. Comme d'habitude, il escalade l'entassement de paperasses qui obstrue les marches d'accès.

– Un jour, quelqu'un trouvera la mort dans cet escalier et on te mettra en taule.

Milan change de sujet.

– Je ne te reconnais pas. Nouvelles lunettes ?

Andreas ne porte que des lunettes design hors de prix et passe son temps à en acheter de nouvelles. Il a quelques années de moins que Milan et il est toujours sapé comme un prince.

– Chouettes, hein ?

– Victime de la mode, va.

Andreas reste songeur une minute.

– Plutôt victime de la mode qu'estropié de la mode.

Milan prépare du café. Ils s'assoient sur le balcon, sa fierté. Un appartement avec balcon au centre de Londres, c'est l'oiseau rare, surtout loué par un musicien fauché. Cela dit, il fait quand même frisquet.

Andreas met deux sucres dans son café, remarque la mine ravie de Milan.

– Tu as l'air content.

– J’ai fait une rencontre.

– Tu veux m’en parler ?

Andreas se saisit d’un calepin et d’un crayon imaginaires dont il suce la mine d’un air appliqué.

– C’est une femme.

– Une femme, répète Andreas en prenant note, consciencieux.

– Elle joue flûte, elle Karen, elle japonaise.

Andreas enregistre, écrit, puis prend le temps de la réflexion.

– Ça ne sonne pas très japonais, ça, Karen.

Il essaie de le prononcer avec un *l*, « Kalen ? », mais n’a pas l’air plus convaincu.

– Si j’ai bien compris, son père était fan des Carpenters, avance Milan.

Andreas se contente de l’explication et réplique par quelques mesures de *Calling Occupants of Interplanetary Craft*, enfin on suppose. Comme Milan l’ignore ostensiblement, Andreas embraie en contrefaisant la voix capiteuse de Barry White :

– Et elle parle anglais ? Ou bien elle s’exprime dans le *langage international de l’amour* ?

Aucun doute, il est en forme ce matin. Limite pénible.

– Pour l’instant, elle ne m’a fait l’honneur que de son anglais. J’ai comme dans l’idée qu’elle parle le langage international de l’amour, et un peu de japonais probablement, mais pas encore avec moi.

Andreas prend note, articule silencieusement : « Rien à déclarer », puis referme son calepin invisible.

– Bon. Vous avez parlé de quoi, alors ?

– Oh, de tout et de rien, Auschwitz, Hiroshima, Adolphe...

Andreas opine d'un air avisé.

– Toujours s'en tenir aux sujets plan-plan lors d'un premier rendez-vous. C'est moins risqué.

– À vrai dire, je ne sais même pas si c'était un rendez-vous, rétorque Milan d'un air piteux.

Ils s'enfoncent dans leurs chaises. Milan songe qu'il reste peu de jours pour profiter du balcon cette année.

– Bon. Résultat des courses ?

– Elle m'a soufflé un baiser.

– C'est encourageant.

– Ce n'est pas tout – je ne t'ai rien dit de sa façon de parler, elle me rappelle cette nana dans *Une fille pour Gregory*.

Milan n'a pas oublié cette façon de dire « mon neveu », « bonhomme ». Ce côté taquin qu'elle a.

Andreas secoue la tête, consterné.

– Alors, t'es foutu. Si elle en est rendue à ce genre de ruses, c'est sans espoir. Rends les armes et fais tes prières.

Il reste un croissant au chocolat et un chou à la crème. Milan les coupe en deux pour éviter les chicanes. Puis il demande :

– Ça veut dire quoi, *san* ?

– *San* ?

– En partant, elle m'a appelé « Milan *san* ».

Andreas réfléchit un instant.

– Je crois que c’est une marque de respect, quelque chose comme « monsieur ». Probablement ironique de sa part.

– OK, dégage, répond Milan en ouvrant la porte-fenêtre. Je ne t’ai pas convié pour me faire insulter.

Andreas reste de marbre.

– Tu ne m’as pas convié du tout, je te signale.

– Raison de plus.

Le concert vient de s’achever, le Festival Hall se désimplite lentement. Milan bouscule les violons pour rattraper Karen. Ils n’ont pas échangé un mot depuis leur sortie au café.

– Ça te dit d’aller prendre un verre ?

C’est le moment de vérité. Elle se retourne sans se presser.

– Oh, désolée. J’ai rendez-vous torride avec premier trombone.

Milan s’est préparé à cette réponse. Sans exiger de détails, il réagit au quart de tour :

– Tant pis, ça ne fait rien.

Il va tourner les talons quand il remarque un changement dans son expression.

– Je blaguais, rigole Karen. Très contente de venir.

Son rire est charmant. Elle a belle allure dans sa robe noire de concert. Aucun couac de flûte à déplorer ce soir. Elle a l’air soulagée, heureuse, confiante, elle va prendre un verre – et avec lui, ce qui ne gêne rien.

En chemin vers le pub, Milan se rappelle qu’en fait le

premier trombone est une femme. Petite, pas une goutte d'alcool, des lèvres normalement dessinées – tout le contraire d'un tromboniste. Il se demande si cette dernière réflexion est sexiste (certainement), appropriée (fort probable), trombonique (assurément).

Ils atterrissent au *Yellow Caravel*, un pub nautique avec des filets et des algues suspendus un peu partout, mais surtout des compartiments. Mieux, aucun musicien de l'orchestre n'y vient jamais. Ils en sont à leur troisième consommation, trois demis chacun.

– Je croyais que les Japonais ne tenaient pas l'alcool ? Un truc génétique.

Elle vide son demi d'un air effronté et s'essuie théâtralement les lèvres avec sa manche.

– Observe et admire.

Milan ne fait que ça.

– Je suppose que tu aimes aussi le lait ?

Elle grimace.

– Pas de lait. J'ai malade rien que d'y penser.

– OK, on oublie le lait.

Elle contemple le fond de son verre, dans l'expectative.

Milan décide que le moment n'est pas plus mal choisi qu'un autre.

– Je peux t'embrasser ?

Obligé de poser la question. Dans les films, les livres, jamais personne ne demande la permission d'embrasser ; on se dévore des yeux télépathiquement, on laisse aller, c'est facile. Mais c'est qu'on a lu le scénario : on connaît la

réplique suivante, on peut anticiper. Imaginez : vous suivez votre idée, l'autre en suit une autre, complètement différente, vous vous lancez, et l'autre voit votre visage lui tomber dessus – quoi de plus embarrassant ? Mieux vaut demander. Et si l'autre répond : « Non merci », il n'y a qu'à poursuivre la conversation l'air de rien et ne plus jamais, jamais y revenir.

– Oui, bien sûr, répond-elle.

Ils s'embrassent.

Trois heures plus tard, dans un appartement près d'Earl's Court, ils sont étendus dans le lit de Karen, savourant une plénitude postcoïtale (enfin, plénitude, n'exagérons rien, mettons une sorte de pied postcoïtal).

– C'est vrai que tu as été marié ? demande-t-elle sans pin-cettes.

Tiens, tiens, elle a fait sa petite enquête.

– Je le suis toujours, sur le papier.

Il frissonne. C'est un peu soudain.

– Qu'est-il arrivé ?

– Alice – elle s'appelait Alice – m'a quitté, elle s'est tirée, tchao.

Milan n'entre pas dans les détails.

Le lendemain, c'est répétition générale. Milan pique sérieusement du nez à mi-parcours, d'autant plus bizarrement qu'ils travaillent *Le Sacre du printemps* et que, question boucan, les percussions n'y vont pas exactement avec le dos de la cuillère. Daphné ne cesse de lui donner des coups de coude.

– Manque de sommeil ? dit-elle avec une œillade plus perfide qu’allusive.

Milan hausse les épaules, le cerveau ballotté entre fatigue et gueule de bois.

– Les nouvelles vont vite à Orchestraland, on dirait...

Rien de bien sorcier, puisque Karen et lui sont arrivés ensemble à la répétition, en retard et titubants, leurs fringues tire-bouchonnées.

– En fait, je n’ai pas vraiment dormi – et pas pour la raison que tu crois. Ou plutôt, pas seulement pour la raison que tu crois.

Trois ans qu’il fait équipe avec Daphné dans cet orchestre. Il l’a branchée dès le premier jour en s’asseyant près d’elle. Elle lui a répondu : « Ça ne t’ennuie pas si mon mari et mes deux enfants m’accompagnent ? » La gaffe. Depuis ils sont inséparables, toujours au coude-à-coude dans cette course hippique qu’est une section de violons, gagnant un rang chaque année, toujours plus près du premier rang que tous convoitent. La chaise du premier violon, inutile d’y penser, c’est chasse gardée, mais imaginons que vous soyez assis à sa gauche et qu’il se fasse écraser par un poids lourd, c’est à vous que Rostropovitch viendra serrer la main, à vous les salves d’applaudissements, à vous l’honneur du solo dans *The Lark Ascending* de Vaughan Williams.

Bien entendu, Daphné est assise au bout du rang, côté public. L’orchestre a si mauvaise conscience de son sous-effectif en femmes qu’il prend soin de les exhiber, un peu comme ces sandwiches à l’œuf où l’œuf a l’air de déborder du

pain, alors qu'à l'intérieur il n'y a qu'un lambeau de laitue. En l'occurrence, pense Milan, l'œuf, c'est Daphné, et la laitue, c'est moi.

– Tâche d'en profiter, répond-elle sans pouvoir dissimuler une pointe d'envie.

Milan se dit qu'il aurait peut-être dû insister avec elle, depuis plusieurs années déjà. Mais qu'importe : Karen l'a invité à revenir dîner chez elle ce soir.

Elle habite un petit appartement – cette fois, Milan a tout loisir de faire le tour du propriétaire. Le séjour est d'une nudité spartiate.

– *Moshi moshi*, Karen san.

C'est un truc qu'il a entendu dans un film.

– *Moshi moshi*, répond-elle en riant.

– Ça ne se dit pas ? s'inquiète Milan.

– Pas tout à fait, mais très mignon. *Moshi moshi*, pour répondre au téléphone.

Il a apporté des fleurs et du vin.

– Tu n'as pas beaucoup de meubles ni rien...

– Juste je viens d'emménager, dit-elle en arrangeant les fleurs.

Ça n'empêche pas Milan de penser qu'il n'y aurait pas grand-chose de plus si elle habitait ici depuis trois ans.

Elle lui verse un verre de vin et se met aux fourneaux. Milan l'entend élever la voix depuis sa kitchenette :

– J'ai super-nouvelles.

– C'est quoi ? crie-t-il.



